

## ✕ REVUE DE PRESSE

### PAR LES ROUTES de Noëlle Renaude



« Deux hommes habités par la pensée de leur mère respective récemment disparue traversent la France via ses autoroutes bordées de panneaux de signalisation. Le metteur en scène Frédéric Maragnani a visiblement de profondes affinités avec l'univers de Noëlle Renaude, dont c'est sans doute la meilleure pièce. Assis côte à côte comme on l'est à l'avant d'une voiture, Christophe Brault et Jean-Paul Dias échangent des paroles qui suivent comme la pensée des chemins hasardeux. Un écran en fond de scène, pour une fois utilisé avec humour, fait défiler les écriteaux et nous donne tout ensemble le sentiment d'être en bagnole et au cœur de nos temps numériques. Sacrément plaisant. »

Joshka Schidlow

---



« Que cette vision [qui même l'actuel au virtuel] nous apparaisse finalement comme étant celle-là même de l'humain n'est guère étonnant et révèle peut-être, en plus de l'intelligence de la mise en scène, qui joue vraiment sur ces variations du visible, la réponse du spectacle au constat de départ : ramener l'humain, par les mots, sur la voie d'où ceux-ci semblaient précisément vouloir l'exclure »

19/01/2006

---



### La route de Terrasson

Théâtre

Présentée à Paris au printemps dernier, une nouvelle création de Frédéric Maragnani est sur scène en Dordogne.

« *Par les routes* », voyage surréaliste signé Noëlle Renaude.

Après « *Blanche Neige* » et « *Barbe Bleue* », deux créations qui ont tourné avec succès sur les scènes françaises la saison dernière, Frédéric Maragnani revient avec « *Par les routes* ». Écrit par Noëlle Renaude, sur une commande du metteur en scène aquitain et créé à Paris avant une tournée en région cette saison, ce texte est déjà considéré comme l'un des meilleurs d'une dramaturge contemporaine surdouée. *Par les routes* plonge dans l'univers incertain de l'errance autoroutière avec deux hommes en fuite dont le seul point commun est qu'ils viennent tous deux de perdre leur mère.

Comédiens accomplis et travaillant souvent avec la compagnie Travaux Publics, Christophe Brault et Jean-Paul Dias incarnent ces deux voyageurs sans bagage embarqués dans une étrange traversée du temps. L'humour et la poésie surréaliste du ton donnent à cette histoire, à la fois simple et complexe, son goût et son rythme, déclinant la vie selon les signes et les panneaux qui la jalonnent, images du Code de la route, panneaux indicateurs posés là pour jalonner une réalité brute, un décor muet, à l'image d'une communication moderne plongeant les âmes dans une sorte d'ère glaciaire. « Fraises à 400 mètres » - Fraises à 100 mètres » - « Ici, fraises » [« Super, des fraises ! J'en prends un sac ? »]

Le « mal de mère ». Dans cette mise en scène simulant à la fois le mouvement, genre road movie, et l'immobilité tendance Beckett, les deux compères tracent la route. traversent des forêts, campent sur des aires de repos ou déjeunent à l'hôtel, croisant quelques individus comme eux en « mal de mère ». Décalé et corrosif: le texte de Noëlle Renaude s'inscrit dans la veine de ses « *Quarante églogues* » monté avec brio par Maragnani il y a deux ans. On retrouve ici la même drôlerie et ce ton si particulier qui fait le charme d'une dramaturge telle que Noëlle Renaude.

« Ces deux routards, écrit-elle, obéissent aux lois des contraintes qui les obligent à changer leur itinéraire, ils vont leur che-

min, orphelins de quelque chose, ils traverseront des frontières, des miroirs, des terreurs. Et n'en reviendront sans doute pas. » Escalade en Dordogne où la Scène conventionnée de Terrasson a la bonne idée de retenir « *Par les routes* » pour un soir qui devrait marquer la saison.

Jean-Noël Cadoux - 03/12/2006



## PAR LES ROUTES

de Noëlle Renaude

### L'assomption des Fils

La réécriture du monde est sans doute l'affaire propre de la littérature. Plus encore quand ce monde se présente comme saturés de signes, qu'il faut reconnaître tout en leur résistant, combattre et ajuster tout en les accueillant dans leur familiarité désormais irréversible. Tels les panneaux d'autoroute, les annonces topographiques, les signalisations économiques et touristiques, les indications désopilantes et redondantes qui transforment le territoire en un Monopoly psychotique. Folie du langage qui se prend pour la chose. Il s'agit alors de trouver cette « langue étrangère » dont Proust disait qu'elle était celle de toute œuvre digne de ce nom. C'est ce que fait Noëlle Renaude dans « *Par les routes* ». Plus encore, imposant un brusque relief aux cartes qui prétendent dessiner le territoire de nos habitudes, elle nous plonge dans une spirale d'écriture qui évoque l'extraordinaire ambiance crépusculaire des fameux plans-reliefs du sous-sol du Musée des beaux-arts de Lille, et qui fait apparaître alors la guerre radicale qui sous tend notre aimable aménagement du territoire.

Mais ce sont des sujets qui traversent ces étendues balisées dont on nous fait saisir d'instant en instant l'extravagance ordinaire au travers du défilé des messages sur l'écran blanc de fond de scène, dont, par un dispositif scénique d'une subtilité faussement simple, nous, spectateurs, sommes chargés, transformés en « voyants », de lire ce que seuls ces deux hommes devraient percevoir. « Peintures idiotes, dessus de portes & refrains niais, rythmes naïfs ». Générosité du metteur en scène, Frédéric Maragnani, d'avoir accordé ce statut rimbaldien aux visiteurs d'un soir.

Puis, « un accident. Une dissonance. Un hasard non rêvé. Ce qui n'était pas attendu, calculé, projeté, escompté. L'imprévu, le concours de circonstance. Une rencontre a lieu » : comme chez Hélène Bessette, il s'agit de rencontres entre des « nostalgiques émigrés », l'enfant des hauts plateaux, la serveuse au grand gilet noir, la vieille aristocrate, « madame de suce de la menthe », qui vend sa fille aux routiers, l'homme du Michigan égaré dans la Nièvre, le couple d'épiciers en deuil de leurs corps de jeunes gens, le couple de motards finlando-germaniques à la recherche d'un terrain d'épandage pour les cendres de la mère défunte. Un cauchemar aussi avec un effet saisissant et poignant de vidéo en boucle. Jean-Paul Dias, presque immobile dans une souffrance ironique, donne à ces épisodes picaresques leur valeur de vanité avec un détachement souverain, tandis que Christophe Brault, les retournant comme un gant, fait apparaître leur chair et, les poussant jusqu'à une extrême limite, à l'italienne, les transforme en scènes autonomes, en improvisations exacerbées d'angoisse et de rire mêlés.

Mais ces deux hommes, on l'a dit, ne sont pas des pantins mais des sujets, marqués par l'histoire d'une perte qui les entraîne dans cette dérive vers un sud qu'ils n'atteindront pas. Orphelins de mère, ils déclinent leur chagrin et leur mythologie familiale sans illusion, ou en tout cas qui se défait peu à peu au fil des kilomètres et des panneaux ineptes et mensongers (« L'Indre : l'esprit d'entreprendre » et la Savoie aussi, « Localité-désenchantée-des-bords-de-Saône à 1 km »). Ils viennent de les perdre, du moins le croient-ils. À moins qu'ils ne les rejoignent au contraire, ayant perdu leurs pères bien plutôt, dont on ne parle jamais, mais qui apparaissent en filigrane dans cette ruine généralisée du langage : ombres impalpables qui n'ont même plus la voix du spectre de Shakespeare, ils laissent toute la place à ces mères infinies, sans limites, qui flottent dans les nuages, où elles font quoi ? « elles papotent ? » dit l'un des fils, « non » dit l'autre, mais il n'ose répondre, sans doute, qu'elles « mamotent », ayant attiré à elles et absorbé tout pouvoir de nomination. Égarés dans le maternel, perdus dans le labyrinthe d'un triangle des Bermudes nivernais, littéralement déroutés, ce sont deux Hamlet amnésiques qui s'élèvent peu à peu, miraculeusement, dans la blancheur des cimes alpines, aspirés par le froid glacial de la mort qui culmine dans l'évocation d'un virage manqué, déjà annoncé plus haut par la cruelle et grotesque rencontre d'un carnage autoroutier. Et les mères alors, en fin de compte, que font-elles ? « Elles veillent sur nous ». En effet.

Tragédie autoroutière d'une écriture dont la beauté est faite d'espacement, d'écho, de singularité, c'est-à-dire de théâtralité, et dont un metteur en scène et des comédiens attentifs ont su trouver le rythme juste, et le destin.

Bertrand Ogilvie - 30/01/2006

Noëlle Renaude est au théâtre ce qu'Hélène Bessette (qu'elle cite en exergue à sa pièce) fut au roman. En parfait décalage, semble-t-il, et pourtant, par un extraordinaire détour, sans que l'on y ait pris garde, l'une et l'autre revisitent les formes de leurs domaines d'activité respectifs.

Elles ont toutes les deux une manière bien particulière de déplier en toute liberté la page blanche sur laquelle elles tracent leurs signes, mettant au jour tout ce que plis et replis avaient pu cacher aux yeux de tous. De ce point de vue, jamais Noëlle Renaude n'avait été aussi loin dans sa façon de tout mettre à plat, la page et les signes. Dans sa façon de retravailler et de distiller ce qui constitue les petits riens de la vie, tout ce qui ne « compte pas ».

Ils sont donc deux à entreprendre un voyage « immobile ». Ils ne bougent pas, ce sont les lieux, les paysages et autres endroits qui défilent, dessinant une géographie pour le moins fantaisiste. Road movie inversé. Par les routes retourne comme un gant le Sur la route de Jack Kerouac. Les deux olibrius foncent au plus profond de leur intimité, là où se bousculent une multitude de personnages, là où cela commencerait peut-être à faire mal si l'on s'y attardait.

Jean-Paul Dias et Christophe Brault, complices renaudiens de longue date, sous la houlette de Frédéric Maragnani, rendent compte de ce voyage intérieur au cœur de l'écriture, avec humour, intelligence et sensibilité.

Il faut, ici, rendre hommage au Théâtre ouvert de Lucien Attoun qui a ouvert ses portes à Noëlle Renaude, un écrivain de la scène essentiel, pendant plusieurs mois, la laissant libre d'organiser ce que bon lui semble.

Jean-Pierre Han